
SERMON VI.

LE CHOIX DE LA BONNE PART.

SERMON SUR LUC X, 42.

*Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera point
ôtée.*

LES enfans de ce siècle sont plus habiles que les enfans de lumière (1). C'est là, M. F., une maxime de notre Maître, dont une triste expérience confirme chaque jour la vérité. Ardeur, activité, courage, constance chez les mondains ; lâcheté, tiédeur, inconséquence chez les disciples

(1) Luc XVI, 8.

du Christ, voilà ce que la société présente à nos regards. Il est pourtant des exceptions. Il est, quoique en trop petit nombre, hélas ! il est des sages selon Dieu, des courageux dans le bon combat, des héros de la foi, qui, portant leurs regards au delà de cette vie passagère, savent dès ici-bas placer leur trésor et leur cœur dans l'éternité. Telle fut cette Marie, cette femme intéressante à laquelle le Fils de Dieu rendit ce beau, ce glorieux témoignage : *Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera point ôtée.*

Méditons cet éloge, M. C. F. ; écoutons sur le prix de la piété CELUI qui connut si bien ce qu'il faut au cœur de l'homme, CELUI qui étoit descendu du ciel pour nous ramener à la source du bonheur. Écoutons-le, s'il est possible, avec le cœur de Marie; et puissions-nous retourner dans nos maisons avec un désir ardent de sa grâce et de son amour. Ainsi soit-il.

Qu'est-ce que le Sauveur appelle, *choisir la bonne part*? Ce n'est pas seulement croire en lui, faire profession de lui appartenir; ce n'est pas seulement éprouver quelques désirs de salut, quelques mouvemens de dévotion, quelque émotion sainte; ce n'est pas seulement assigner aux soins du ciel une place dans notre vie. Choisir la bonne part, c'est plus, beaucoup plus que tout

136 LE CHOIX DE LA BONNE PART.

cela ; c'est ce que Jésus appelle ailleurs, *chercher avant tout le royaume de Dieu et sa justice* (1) : c'est ne balancer jamais entre les maximes du monde et la loi du Seigneur ; c'est placer en toute occasion les devoirs qu'elle impose , avant nos intérêts et nos plaisirs ; ou plutôt, c'est envisager ces devoirs comme nos intérêts les plus chers et nos plaisirs les plus doux ; c'est donner à la piété une préférence décidée, entière, absolue ; c'est en faire notre passion dominante , en sorte que nos projets , nos sentimens , nos désirs , tout en nous se rapporte à elle ; en sorte que nous éprouvions pour tout ce qui la touche une sensibilité plus vive et plus profonde que pour aucun autre objet , et que nous regardions comme peu important ce qui lui est étranger.

Voilà le sentiment qui distingua Marie. La circonstance où notre texte nous la présente , est une de ces occasions légères en apparence , mais qui, par cela même qu'on agit alors naturellement, sans réflexion , dévoilent parfaitement le vrai caractère d'une âme et ses inclinations les plus chères. Loin de partager les soins inquiets dont s'occupe sa sœur , elle est absorbée par celui d'écouter Jésus. Il parle , et les objets de la

(1) Matth. VI, 33.

vie ont disparu pour elle : il semble qu'elle n'a de facultés que pour l'entendre, et pour se livrer aux émotions que ses discours élèvent dans son cœur : rien ne lui paroît digne de l'intéresser en comparaison des objets dont il l'entretient.

Mais, direz-vous peut-être, c'est là un degré de foi, de piété, qu'il n'est pas donné à chacun d'atteindre, et qui suppose une sensibilité, une élévation bien rare. Je l'avoue; mais dans quelle carrière peut-on réussir sans dévouement et sans ardeur? Dans la lice même des passions, on n'obtient point le prix par des efforts vulgaires. Telle est d'ailleurs la puissance des objets de la foi, lorsqu'on s'applique à les méditer, qu'ils peuvent, n'en doutez pas, produire ces grands effets sur tous les hommes. C'est ce que l'on vit dans les premiers âges de l'église, où les âmes les plus faibles et les plus communes, s'élevèrent ainsi jusqu'à l'héroïsme.

Et que faut-il de plus pour exciter notre attention, notre ardeur, nos efforts, que le prix qui nous est proposé, que l'intérêt de toute notre existence, qui nous demande de nous donner à Dieu comme Marie? car, dit le Seigneur : *Elle a choisi la bonne part, qui ne lui sera point ôtée.* D'après le tour de ces expressions il faut entendre qu'elle est entrée dans la route la plus sûre et

138 LE CHOIX DE LA BONNE PART.

la plus douce, même pour cette vie , et qui seule peut la conduire à l'éternelle félicité.

Je pourrais sans doute , M. F. , me croire dispensé d'établir la vérité de cette proposition : je m'adresse à des chrétiens ; il me suffiroit de vous dire : ainsi parle notre divin Maître. Mais l'homme est fait de manière que les développemens d'une pensée servent à mieux l'imprimer dans son esprit , à la faire mieux pénétrer dans son cœur , à lui donner plus de prise sur son imagination.

Examinons donc comment la piété, une piété entière, dominante, est ce qu'il y'a de plus propre à nous rendre heureux. Pour le mieux comprendre , opposons à la félicité qu'elle donne , celle que nous pouvons attendre des passions ou d'une dévotion plus foible et moins décidée. Se livrer aux passions ; se partager entre Dieu et le monde ; se donner entièrement à Dieu , voilà les trois routes qui s'ouvrent devant tous les hommes. Voilà les trois parts entre lesquelles nous avons à choisir.

I. Est-ce dans la voie des passions que nous chercherons le bonheur ? Les passions , M. F. ! Ce mot tout seul ne réveille-t-il pas l'idée du trouble et des angoisses ? Efforts, inquiétudes, amertume de l'attente trompée , ou ce qui est plus cruel encore , mécompte dans la possession,

vide , dégoût , remords , voilà ce qu'elles ont à nous offrir. Qu'il est juste et expressif ce mot de *passion* qui , dans son sens propre , signifie *souffrance* ! Quels développemens offriraient les souffrances diverses dont chaque passion peut être la source ! souffrances de l'ambition , souffrances de la volupté , souffrances de l'orgueil , souffrances de l'avarice , de la vengeance ! Mais ces détails nous mèneraient trop loin. Ne parlons que des passions qui ont le plus de sectateurs , et bornons-nous à quelques traits.

Quelle part que celle de l'homme de plaisir , qui ne vit que pour le présent , qui borne son ambition à être heureux comme la brute , qui émousse sans cesse ou par dissipation ou par de grossières jouissances , les plus nobles facultés de son âme , la prévoyance , la réflexion , la sensibilité ! N'envisageons point les chances terribles que présente un tel genre de vie à celui qui s'y est engagé. Ne considérons point encore un tel homme parvenu au moment où il maudira , et l'amorce fatale qui l'attira dans le piège , et les jours de sa folie. Je vois son malheur même dans ses plaisirs. Est-il heureux ? Jouit-il de son existence ? Il s'efforce d'en perdre le sentiment au milieu du bruit et du tumulte. Il demande à tous les objets du secours pour échapper à son propre

cœur. Il cherche à étouffer dans la dissipation le malaise qui naît du souvenir de sa destination trompée, ces réclamations d'une âme qui se plaint de l'avilissement où elle est réduite. Oui, ces plaisirs où il se plonge avec une fureur nouvelle, c'est la liqueur assoupissante que boit un malade pour tromper le sentiment de ses douleurs. Vaine ressource qui décèle ses maux et ne peut les guérir !

Quelle part que celle de l'avare, de l'adorateur des biens de la fortune qui ne songe qu'à amasser de l'argent, qui envisage tout sous ce rapport, qui ne voit dans tous les objets que le profit qu'il peut en retirer ! Son esprit se rétrécit ; son âme se dessèche ; son imagination se flétrit ; il devient par degrés insensible aux magnifiques tableaux de la création, aux épanchemens de l'amitié, aux émotions de la piété, à celles même de la nature. Il meurt peu à peu à tous les plaisirs de l'esprit et du cœur. Est-il heureux ? Il ne jouit pas même de l'objet de sa passion. Au lieu de goûter ce qu'il possède, il se fatigue ; il se tourmente pour acquérir davantage. C'est un homme dévoré d'une soif ardente qu'il irrite toujours plus, en voulant l'étancher. Vous lisez sur son front ses projets, ses soucis, ses inquiétudes. En faisant profession de vivre pour le présent, il ne jouit point du présent.

Est-elle heureuse, cette jeune personne qui cherche par-dessus tout les jouissances de la vanité ? Dites plutôt qu'elle porte un coup mortel à son bonheur. Dès qu'elle se livre au désir de briller, dès qu'elle en a pris l'habitude, elle se dégoûte des plaisirs naïfs de son âge, des plaisirs simples et vrais, du calme de la maison paternelle : l'estime, la tendresse ne lui suffisent plus : elle a besoin d'un tribut d'empressement, d'admiration qu'elle ne trouve point chez ceux qui soutiennent avec elle des relations intimes ; et tandis qu'elle avoit reçu du Créateur la touchante vocation de s'oublier, de se dévouer pour eux, toujours aigrie et mécontente, elle en exige beaucoup sans rien faire à son tour. C'est ainsi que la vanité dont les plaisirs semblent d'abord si flatteurs, devient un poison pour l'âme. Elle lui ôte toute sensibilité, tout abandon. Après l'avoir enivrée quelques instans, elle la dessèche, l'isole, n'y laisse que dégoût et langueur.

Et si son influence est fatale même pour les jeunes personnes élevées dans l'aisance, et qui vivent en sûreté sous la protection de leurs parens, que sera-ce, Grand Dieu, pour celle que ta Providence avoit placée dans l'obscurité, qui devoit se faire son sort à elle-même, et ne pouvoit attendre que d'un travail assidu, d'une austère

144 LE CHOIX DE LA BONNE PART.

Seigneur avec abandon, ni de la terre avec sécurité. Quand il s'élève au plus parfait, au meilleur des êtres, les mouvemens de son âme sont contraints il craindroit de lui trop promettre; il craindroit de se donner trop à lui; il ne connoît point le bonheur de lui appartenir; il ne connoît point les délices de ce dévouement qui, au milieu même de leurs foiblesses caractérise les enfans de Dieu. D'un autre côté s'il goûte les jouissances des sens, il y porte une secrète inquiétude; il y porte le souvenir de la loi qu'il transgresse; il éprouve ce malaise d'une âme qui se sent mal ordonnée, et dont nous trouvons une image parfaitement juste dans la douleur sourde que nous cause un membre déplacé. Il éprouve ce malaise plus vivement peut-être que le méchant, précisément parce qu'il est moins corrompu, parce que l'image des vertus chrétiennes et des biens célestes, n'est pas effacée de son souvenir.

Que dirai-je enfin? Il traîne le joug du Seigneur qu'il n'a pas le courage de porter. Il reste toujours au premier pas, au premier effort, qui dans toute carrière, et surtout dans celle de la piété, est ce qu'il y a de plus pénible. Au lieu d'y marcher d'un pas libre et courageux, il demeure embarrassé dans les ronces qui sont à l'entrée, et dont il n'a pas la force de se démêler.

III. Opposez à ce tableau celui du fidèle qui se donne à Dieu sans réserve. Il goûte cette jouissance attachée à la chaleur de l'âme, au sentiment de ses forces, à l'exercice entier de ses facultés; jouissance inconnue à celui dont la marche est chancelante, incertaine; jouissance qui fait peut-être le premier attrait des passions, mais qui par l'exaltation même, par le sentiment de vie dont elle enivre l'âme, rend plus insipide; plus insupportable le néant où l'insuffisance des objets terrestres nous fait retomber. Le fidèle au contraire puise à la source de la chaleur et de l'existence une énergie toujours nouvelle.

Il a cet avantage encore, dont l'expérience seule peut nous faire sentir le prix, de suivre dans ses actions un principe fixe, invariable qui assure ses pas, qui le garantit de toute démarche fautive ou hasardée, qui le préserve également de l'irrésolution sur ce qu'il doit faire, et du regret sur ce qu'il a fait.

De cette régularité de conduite résulte naturellement plus de calme dans sa destinée. Comme il ne heurte et ne déplace jamais les autres par les mouvemens désordonnés des passions, il est moins exposé à être froissé par eux. Comme il se trouve rarement sur le chemin de l'ambition, de l'avarice, de la vengeance, il est

Tom. III.

posé à être leur victime. Comme sa piété est véritable et décidée, le monde lui-même la respecte. Ce monde calomnie la loi de Jésus ; il se plaît à rendre la religion responsable des inconséquences, des fragilités, des fautes d'un demi-Chrétien ; mais lorsqu'il rencontre un fidèle entièrement dévoué à Dieu, alors forcé de croire à la sincérité de sa foi, subjugué par un charme secret, il reconnoît en lui les traits d'une vertu céleste, et l'admire avec un respect mêlé d'intérêt.

Mais que parlé-je de ces avantages indirects et subalternes, si je puis m'exprimer ainsi ? Que sont-ils en comparaison des effets que la piété produit dans son âme, des fruits intérieurs qu'elle lui fait goûter ?

Quels secours, quelles consolations elle lui prépare, pour *les jours mauvais* ! Elle l'affranchit des agitations de la vie ; elle le rend, autant du moins que cela peut être donné à une créature sensible et fragile, elle le rend indépendant de ses vicissitudes ; elle l'élève à une hauteur qui rapetisse à ses yeux tout ce qui est sur la terre, et lui montre ses douleurs passagères comme une fumée qui s'évanouit. Le sentiment qui possède son âme, émousse pour lui l'impression des objets extérieurs, et ne leur permet pas de troubler,

de déchirer son cœur : il se plaît à savourer leur insuffisance et leur amertume , qui le rappellent, qui l'attachent à son Dieu. Il goûte le charme de cette mélancolie religieuse qui jette un regard de mépris sur la terre, et prend son vol vers le Ciel.

A ce grand effet de la piété ajoutons un sentiment plus efficace et plus doux encore, qui émane directement de *l'Auteur de tout don parfait* (1), cette onction de *l'Esprit-Saint qui nous aide dans nos foiblesses, et nous rend témoignage que nous sommes enfans de Dieu* (2) ; cette *paix divine* qui, suivant l'expression d'un apôtre, *garde l'esprit et le cœur en Jésus-Christ* (3) ; cette paix que je n'essaierai point de dépeindre parce qu'il est impossible d'en donner l'idée à ceux qui ne la connoissent pas, et que ceux qui l'ont une fois goûtée, n'en perdront jamais le souvenir ; cette paix qui par une compensation merveilleuse, redouble de charme et de puissance au jour de l'adversité.

Disons enfin que l'amour de Dieu , qui est la passion dominante du fidèle, ouvre pour lui une source de bonheur fermée pour le grand nombre

(1) Jaq. 1, 17.

(2) Rom. VIII, 16. 26.

(3) Philipp. IV, 7.

148 LE CHOIX DE LA BONNE PART.

des mortels. Cet amour qui se mêle et se fond dans son âme avec celui des hommes, la remplit de je ne sais quelle volupté divine qui se répand sur tout, ajoute du charme à toutes ses relations, à tous ses devoirs, donne à sa sensibilité quelque chose d'exquis et de céleste. C'est pour lui que *le joug du Seigneur est doux et son fardeau léger* (1); c'est lui qui sent la vérité de ces déclarations : *Celui qui marche en intégrité, marche en assurance. C'est une joie pour le juste de faire ce qui est droit* (2). Dans les occasions même les plus simples, en consolant l'affligé, en soulageant le pauvre, en admirant la nature, en s'entretenant des choses du Ciel, il éprouve des sensations divines qui n'appartiennent qu'à lui. Il goûte ainsi d'avance ces plaisirs purs qui sont sa vraie destination, qui feront à jamais son bonheur, et dont un seul instant suffiroit à payer des années de souffrance.

Ce qui met le dernier trait à son bonheur, le Fils de Dieu nous l'apprend encore, c'est que *la part qu'il a choisie, ne lui sera point ôtée. Il peut tenir ce langage : Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les*

(1) Matt: XI, 30.

(2) Prov. X, 9. XXI, 15.

choses à venir, ni ce qu'il y a de plus élevé, ni ce qu'il y a de plus bas, ni aucune autre chose ne pourra nous séparer de l'amour que Dieu nous a témoigné par notre Seigneur Jésus-Christ (1).

Hélas ! que la part du pécheur est fragile ! Combien d'événemens peuvent la lui ravir ! Combien d'événemens peuvent humilier l'orgueilleux, renverser les espérances de l'avare, causer la chute de l'ambitieux ! Combien d'accidens, de maladies peuvent enlever à la femme vaine et dissipée ses agrémens, ses frivoles jouissances, arrêter l'homme de plaisir dans sa carrière, et changer en instrumens de douleur, ces sens dont il faisoit des instrumens de péché !

Et quand il n'auroit pas ces risques à courir, la vieillesse qui s'avance n'est-elle pas pour lui une époque redoutable, une époque de tristesse et de dénûment ? Alors rien ne le dédommage de ce que les années lui enlèvent : rien n'ennoblit en lui la décadence de la nature : aucun rayon d'immortalité ne brille sur ce front sillonné par le temps. Quel être avili qu'un vieillard qui a mal vécu ! C'est chez lui que le vice paroît dans toute sa difformité et la mondanité dans toute sa folie. Qui le consolera ? Quelle main secourable le sou-

(1) Rom. VIII, 35, 39,

150 LE CHOIX DE LA BONNE PART

tiendra , lui rendra le calme , lorsqu'il est en proie à ces pensées qui l'agitent intérieurement , qui pèsent sur son âme comme un cruel fardeau , et dont il n'ose faire la triste confidence ? Il voudroit peut-être revenir au Seigneur ; mais le Seigneur est pour lui un Dieu inconnu. Il ne s'est point accoutumé de bonne heure à l'aimer. Il ne sauroit plus y prendre plaisir , et lorsqu'il veut s'approcher de lui , il croit sentir qu'il en est repoussé.

Ah ! sans doute , il faut une carrière remplie des devoirs que la religion impose , pour passer à la vieillesse avec joie et dignité. Que le juste est heureux alors ! Qu'il est grand et vénérable dans ce dernier période ! à mesure que l'homme extérieur se détruit , il semble que l'homme intérieur s'élève et brille davantage : à mesure que ses traits mortels se flétrissent , il semble que l'âme qui les anime leur donne une expression plus auguste et plus touchante. C'est un être sacré ; il nous paroît d'une nature supérieure à la nôtre ; sa présence attire les bénédictions du ciel sur la demeure qu'il habite ; elle protège la patrie qui lui a donné naissance. Sentez-vous comme il se félicite toujours davantage du parti qu'il a embrassé ; comme , à mesure que sa vie s'écoule , il se félicite de s'être attaché au Rocher des siècles ?

LE CHOIX DE LA BONNE PART, 157

Mais il y a un commentaire plus noble encore et plus beau de cette déclaration du Sauveur : *So part ne lui sera point ôtée*. Il y a un moment où elle se vérifie d'une manière plus frappante. Il y a un moment où le sort du mondain devient plus terrible, où celui du chrétien rehausse de prix ; c'est celui de la mort. Alors s'évanouissent les fantômes que poursuivait le pécheur. Alors sa chétive, sa misérable part, lui est arrachée avec violence ; alors le rideau de l'éternité se lève, et dans cette éternité il n'aperçoit qu'un vide immense, ou des objets de terreur. C'est alors au contraire que le fidèle triomphe. C'est le jour où son espoir se réalise, où son attente est comblée, où il rentre en possession de l'héritage auquel il aspirait. Il s'est uni d'avance à CELUI qui est vivant aux siècles des siècles (1). La mort qui brise tous les nœuds terrestres serre les liens qui l'unissent à son Dieu. Il est admis en sa présence ; il va partager sa félicité. *Marie a choisi la bonne part qui ne lui sera point ôtée ; jamais ôtée, ni dans le temps ni dans l'éternité..... L'éternité ! portez vos pensées, M. F., sur les siècles qui se sont écoulés depuis que cette heureuse Marie et les justes qui ont vécu de son temps, font la*

(1) Apoc. 1, 18.

152 LE CHOIX DE LA BONNE PART.

douce expérience de la vérité des promesses du Seigneur, et goûtent la félicité dans son sein. Efforcez-vous de calculer combien de siècles il leur sera donné d'en jouir encore. Mille, dix mille, dix mille millions? entassez les siècles sur les siècles.... Non; c'est encore trop peu.... L'éternité. Maintenant concevez-vous combien ils doivent s'applaudir d'avoir choisi la bonne part? Maintenant concevez-vous la force de cette expression : *Elle ne leur sera point ôtée?*

Ici; chrétiens, une pensée se présente à mon esprit et saisit mon cœur. Si ce divin Maître qui lit jusqu'au fond de nos âmes, jetoit un regard sur cette assemblée, en est-il beaucoup parmi nous à qui il rendît le même témoignage qu'à Marie? De combien d'entre nous pourroit-il dire: *Ils ont choisi la bonne part?*

Et cependant, je n'en peux douter, vous sentez combien cette part est désirable. Vous avez été frappés du tableau que nous vous avons tracé. Vous avez porté envie au sort du fidèle. A quoi tient-il donc que désormais vous ne marchiez sur ses traces? O inconséquence! ô faiblesse! ô lâcheté incompréhensible de l'homme qui voit le bien sans le suivre, et l'abîme vers lequel il s'avance, sans trouver la force de s'en éloigner!

Chrétiens ! vous êtes émus ; je vous en conjure, que ces mouvemens de salut ne soient pas sans fruit. Que ce ne soit pas en vain que je vous aie fait entendre Jésus lui-même vous indiquant la route de la félicité.

Jeunes gens ! c'est à vous surtout qu'il appartient de suivre l'exemple de Marie. Votre âme est encore neuve ; elle a conservé sa chaleur première ; elle n'a point encore été affoiblie et dégradée par les chaînes du vice. Vous pouvez consacrer à la piété, à la vertu, vos facultés tout entières, et donner au Seigneur les prémices de votre vie. Il en est parmi vous de qui j'ai la consolation de pouvoir dire comme Jésus : *Marie a choisi la bonne part qui ne lui sera point ôtée.* Ah ! saisissez-la tous, cette part. De la préférence que vous lui donnerez aujourd'hui dépend le sort de votre existence. Saisissez-la : ne la perdez point : ne vous la laissez point arracher. Et qu'est-ce que le monde, qu'est-ce que toutes les créatures pourroient vous offrir en échange ?

Et nous, M. C. F., qui ne pouvons plus comme eux nous dévouer au Seigneur dès l'entrée de notre vie, ne nous décourageons point cependant : Nous servons un Maître plein de douceur et de miséricorde, qui reçoit avec bonté celui-là même qui vient à la dernière heure, pourvu que

154 LE CHOIX DE LA BONNE PART.

sa foi soit vive et son repentir sincère ; mais ne perdons plus de temps. Eh ! savons-nous combien il nous reste encore de jours ? Où est celui d'entre nous qui sait s'il ne porte pas dans son sein le principe d'une maladie mortelle qui le couchera demain dans son lit et après-demain dans le tombeau ? Mettons la main à l'œuvre dès aujourd'hui, au sortir de ce temple. Si nous différons encore, nous retombons dans notre apathie et nous sommes perdus.

O Dieu ! fortifie dans notre âme l'impression de ces pensées. O Dieu ! rends-les toi-même efficaces, agissantes par ton esprit ; et puissions-nous, arrivés au terme de notre vie, avoir droit de nous écrier : *J'ai combattu dans le bon combat* (1). *J'ai choisi la bonne part qui ne me sera point ôtée.* Amen. Amen.

(1) 2 Tim IV, 7,